

MUSIQUE

THÉÂTRE DE MONTE-CARLO. — *Ghiselle*, drame lyrique, poème de M. Gilbert-Augustin Thierry, musique de César Franck.

(Par dépêche télégraphique)

Monte-Carlo, 6 avril, 11 h. 35, soir.

Je sors de la très brillante représentation de *Ghiselle* et vous envoie à la hâte mes impressions :

Le drame mérovingien de M. Gilbert-Augustin Thierry prétend symboliser les suprêmes influences barbares en transformation et la résistance du paganisme septentrional au christianisme triomphant.

La donnée est des plus hautes. Voyons la mise en œuvre. *Ghiselle* est une princesse thuringienne, captive de Frédégonde ; deux comtes du palais se disputent son amour : Gonthram l'esprit chevaleresque et Theudebert la brutalité. Les deux guerriers, devant *Ghiselle*, en dépit de la Reine, éprise de Gonthram, se provoquent mutuellement. Dans la clairière du combat une magicienne étrangère nommée Gudrunha cherche les herbes enchantées. Mère désolée elle appelle éternellement sa fille perdue : *Ghiselle*.

Elle ne reconnaît pas, auprès d'elle, l'enfant tant pleurée. Gonthram succombe sous la félonie de Theudebert, et Frédégonde, vengeant son propre amour, condamne *Ghiselle* à la vie des recluses. Cependant, au milieu de la cérémonie religieuse, le vaillant, sauvé par Gudrunha, apparaît soudain. Sa fiancée va se dérober au cloître ; l'évêque fulmine l'anathème ; un incendie s'allume. Parmi le tumulte, le couple s'enfuit au fond des bois. Gudrunha le recueille. Traquée par des soldats, *Ghiselle*, devenue folle, chante ses chansons d'enfance. Sa mère ne la retrouve que pour l'aider à mourir, en lui versant, au nom d'Odin, le philtre libérateur, et les deux époux sont unis dans la mort radieuse.

Abstraction faite des aspirations philosophiques, ce poème est conventionnel, confus et plaqué d'un lyrisme trop extérieur, où l'intimité humaine se sacrifie aux entités, la musique ne s'épanouit point à son aise. Le second et le quatrième acte ont néanmoins une couleur de poésie favorable au musicien. La partition de César Franck est pleine de beautés, surtout de beautés harmoniques. Si l'unité symphonique y fait défaut, l'invention du détail s'affirme en sa richesse.

Par les formes générales, l'ouvrage se rattache aux traditions de l'opéra, mais nombre de pages sont vraiment admirables, comme la grandiose marche avec chœurs du premier acte, la scène de la magicienne au second, la prière de *Ghiselle* au troisième et une grande partie du quatrième. Cinq élèves du maître : MM. de Bréville, Chausson, d'Indy, Samuel Rousseau et Arthur Coquard ont écrit en disciples respectueux et habiles l'orchestration à peine esquissée par le grand artiste.

Un théâtre s'honore à monter de telles œuvres de beaucoup supérieures à presque tout ce qu'on entend. M. le directeur Gunzbourg a confié les rôles à Mmes Eames, Adiny et Deschamps-Jéhin, à MM. Vergnet et Melchissédec, qui constituent un remarquable ensemble. M. Jéhin conduit l'orchestre.

On est intéressé, parfois ému ; on sent planer l'âme du fier musicien des *Béatitudes*. Hélas ! voilà six ans que César Franck est mort, et il faut venir à Monte-Carlo pour connaître sa partition d'agonie.